

NUMERO 95 - JANVIER - FEVRIER 2019

EDITO - Il était une fois un homme au cœur jaune

Pas le gilet mais le cœur. La couleur est la même, ce qui n'est pas rien. Mais le support diffère, ce qui change tout. Dans une interview à **Mediapart** (décembre 2018), Alexandre Benalla dit détenir les enregistrements de ses échanges téléphoniques - après son éviction de la garde prétorienne - avec le président Macron, celui-ci dément, celui-là confirme, et ainsi de suite. Il est possible qu'ils ne parlent pas exactement de la même chose, tout en y faisant référence quand même... Idem pour le passeport diplomatique, que l'intéressé dit ne jamais avoir eu mais qu'il rendra après avoir passé la douane des différents pays où il fait des affaires, dévolution qu'on le presse d'effectuer tout en proclamant qu'à aucun moment le dit passeport ne lui a été fourni. Etc. etc. Ce ballet marque-t-il la scène primitive d'une *typical fake news* ?



Dans la même interview, Alexandre Benalla tient à souligner la couleur jaune de son cœur. Et il en donne la raison. C'est l'allégorie de sa révolte pour avoir été congédié, lâché comme un pestiféré, lui qui s'était limité à faire son boulot au service d'une cause qu'il pensait commune. Et qui l'était, sans aucun doute - mais à la condition absolue que chacun reste bien à sa place ! Il a été congédié parce qu'il prétendait ignorer que les grands de ce monde acceptent difficilement à leur table *le petit personnel* (de cuisines, de toilettes, de matraquage des manifestants qui en plus n'en sont pas, de déguisement en policier qu'en outre on n'est pas). Il se révolte, au fond, contre cette espèce de mafia [*sic*] qui entoure, conseille, oriente « *un mec – Macron – qui n'est déjà pas très connecté mais brillant* » [*resic*] et le coupe de la vraie vie des gens ordinaires. Songerait-il à représenter ces derniers ?

Ce serait méconnaître que la-les mouvances des gilets jaunes rejettent tout représentant, se méfient des délégations, tiennent à s'exprimer sans intermédiaires. Car ils s'inscrivent dans cette longue, large, forcément disparate histoire de la lie-de-la-terre qui fait savoir que la domination n'est pas un destin mais un rapport de forces, que se mettre à genou n'est pas une position obligatoire mais une posture temporaire, que se faire avoir n'est pas une vocation mais une construction socio-historique. Ils crient qu'on peut tenter de prendre sa vie en main. Ils le crient aux ronds-points et aux péages, témoignant ainsi de l'insupportable du monde tel qu'il va. Leurs voix ne sont pas unanimes, ni leurs postures, ni leurs ambitions. Puisqu'ils rappellent que le réel est toujours complexe, bigarré, disparate.

Reste à savoir ce qui, de ce moment des gilets jaunes - qui n'est pas le premier ni sera non plus le dernier - s'imprimera dans les mentalités, quelles traces, quels exemples, quelles références il fixera dans les projets des groupes et dans les désirs des sujets. De quelle histoire il marquera un avant et un après.

Moralité : entre les gilets et le cœur, la couleur reste la même - mais le support change tout. D'autant plus que, franchement, un cœur jaune ne semble vraiment pas un idéal de bonne santé.

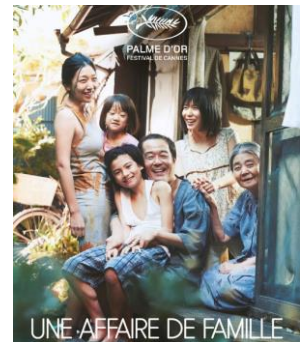
Comme quoi, la couleur ne suffit pas !

Saül Karsz - janvier 2019

Une famille composée

A propos du film de Hirokazu Kore-eda *Une affaire de famille* (Palme d'Or 2018 à Cannes)

Toute famille est toujours le résultat d'une composition plus ou moins aléatoire : génétique, biologique, géographique, psychique, historique, sociale. De la famille monoparentale à la famille recomposée, un large éventail de configurations existe, sans compter la famille imaginaire et la famille idéale qui viennent enrichir un tableau encore incomplet.



Chacun d'entre nous a été « convoqué à naître¹ » dans un endroit précis et à une époque donnée, au milieu de géniteurs et de parents en devenir qui souhaitaient ou pas notre venue, qui l'imaginaient ou l'appréhendaient, qui ont préparé un accueil singulier et ménagé un environnement propice ou hostile.

Certains s'accommodent de la famille dans laquelle ils ont échoué, d'autres la fuient physiquement (fugue, suicide) ou symboliquement (défiance, prise de distance, haine). Rares sont ceux qui l'ont choisie, si tant est qu'on puisse le faire « en toute connaissance de cause », tout choix, y compris le mieux éclairé, étant balisé par des engoncements et ouvertures idéologiques, des barrières et pousse-à-agir subjectifs et des contraintes et opportunités de classe.

C'est à Shibata (Japon) que le réalisateur d'*Une affaire de famille* place les protagonistes de son histoire. Pour subsister, ils vivent de travaux peu rémunérateurs et de rapines, dans un quartier populaire et une mesure fort modeste dans laquelle ils font malgré tout éclater les rires. Le spectateur peut facilement imaginer une famille relativement classique de trois générations vivant ensemble. Au fil des images, la surprenante réalité apparaît : cette famille est constituée de « pièces rapportées » qui, si elles n'ont pas toutes opté pour vivre ensemble, acceptent de partager toit, nourriture et projets. Elle évolue dans un pays dont les clivages sociaux entre très riches et de plus en plus pauvres marquent des destinées pratiquement indépassables. Survivre c'est se plier quelque peu aux règles du vivre-ensemble. C'est aussi les contourner et inventer des modalités de vie et des comportements dits déviants pour assurer ses jours et un équilibre qui, s'il est économiquement précaire, s'avère affectivement salvateur et porteur de quelques jouissances tant terrestres que symboliques. C'est dans le faire-famille que les personnages du film se montrent particulièrement inventifs.

Car faire famille malgré les conventions sociales n'est pas donné à tout le monde tant le poids des coutumes et des normes est fort et lourds les dettes et devoirs que l'on a ou que l'on pense avoir vis-à-vis de ses ascendants et descendants, de ses voisins et de ceux qu'on a contribué à placer aux postes de commande. Le privé des familles, même dans une demeure à l'abri de tout regard, n'échappe pas aux affaires publiques de la formation socio-économique dans laquelle elles se trouvent, ni aux appareils d'Etat qui les encerclent et traquent toute dérogation à la règle. C'est ce qui va emmener le clan de Shibata à (se) rendre quelques comptes, à dissoudre ce qui lui tenait lieu de famille. Un film subtil et poétique pour ce qu'il nous dit des marges de manœuvre qu'on peut investir pour tenter de s'en sortir, c'est-à-dire demeurer là où on vit sans payer trop cher.

Claudine Hourcadet - janvier 2019

¹ Saül Karsz, *Mythe de la parentalité, réalité des familles*, Paris, Dunod, 2014, chapitre 1

La vérité subjective... uniquement psychique ?

Dans la revue *Ornicar*, la psychanalyste **Clotilde Leguil** s'interroge sur la libération de la parole des femmes à l'heure des réseaux sociaux »². Prenant acte des #MeToo et #balancetonporc qui dénoncent les harcèlements, **C. Leguil** pense que « *l'assomption collective du trauma* »³ a permis de politiser le problème, mais craint l'effet dévastateur d'un « *déchaînement de vérité* »⁴ qui peut se retourner contre la parole singulière. Car la « vérité » du sujet ne peut-être « communautarisée » ni non plus être dite « toute » : « *Le risque [...] qui s'aperçoit dans le déchaînement passionnel que suscitent ces #, c'est d'oublier la valeur de l'énonciation singulière comme seul lieu de vérité, car le sujet qui parle n'est à nul autre pareil. Il se distingue par son histoire subjective, celle de ses rencontres et de ses traumas, mais aussi par sa jouissance et sa façon d'être affecté en son corps par les mots de l'Autre* »⁵.



Le propos de **C. Leguil** nous rappelle fort justement qu'aucune adhésion militante ne peut dispenser chaque sujet de se confronter à son désir singulier et aux méandres de sa jouissance, désir et jouissance n'allant pas toujours dans le sens du consensus social ni de l'idéal de bien-être. D'où une réserve salutaire à l'égard des discours émancipateurs et des promesses de libération individuelles et collectives.

L'auteure explore les tensions entre la parole collective transmise par les réseaux sociaux et l'énonciation d'une parole singulière formulée dans le cadre de la cure. « *Le problème reste de savoir si cette stratégie qui oppose « toutes les femmes ayant subi un harcèlement sexuel » à « tous les hommes ayant harcelé une femme », ne conduit pas à une impasse pour le sujet* »⁶. Le propos principal du texte est, nous semble-t-il, d'opposer et hiérarchiser deux registres de discours apparemment irréductibles l'un à l'autre : le politique et le psychique. Le premier ayant tendance à travestir une « vérité subjective » qui relèverait fondamentalement du registre psychique.

Si la psychanalyse détient des clefs précieuses pour une mise au clair des investissements inconscients de chaque sujet, l'implication concrète au sein d'expériences militantes n'est pas sans enseignements ni apprentissages. Toutes les femmes manifestant sur les réseaux sociaux ne s'adonnent pas explicitement à une forme ou autre de militantisme, mais les différents *hashtags* invitent à réfléchir au sens politique des comportements, gestes, discours, dont les sujets sont les porte-parole. Car aucune pratique, sexuelle, familiale, professionnelle, intellectuelle... n'est apolitique, non articulée à des enjeux politiques⁷.

Les *hashtags* sont des manières particulières d'intervenir dans des rapports de forces au sein d'une conjoncture nationale et internationale, à propos des relations entre hommes et femmes, des violences sexuelles, des inégalités dans la division des tâches familiales et des revenus du travail... C'est une prise de parti pour des idéaux et des pratiques à visée émancipatrice contre d'autres idéaux et pratiques à tendance conservatrice, pouvant contribuer de par les controverses suscitées à des prises de conscience individuelles et collectives.

Faire l'impasse sur l'énonciation singulière est un risque, comme l'indique **C. Leguil**, mais laisser dans l'ombre la dimension **du** politique, l'est tout autant. Car chaque sujet est aussi un sujet socio-historique, inscrit dans des rapports sociaux qui rendent possible ou empêchent certaines manières de lutter, de

² **Clotilde leguil**, « *mondialisation de la parole féminine et déchaînement de la vérité* », in *Ornicar ? Dark Continent*, Navarin éditeur, 2018, pp155-164

³ Ibid p157

⁴ Expression emprunté à **J. Lacan**

⁵ Ibid p164

⁶ Ibid p159

⁷ Nous distinguons ici **le** politique de **la** politique.

supporter, ou de se résigner aux formes de domination⁸. Dans tous les cas, les registres psychiques et idéologiques ne sont nullement étanches l'un à l'autre. Et s'ils étaient toujours-déjà noués dans cette configuration appelée « vérité subjective » ?

Il importe d'ouvrir le débat sur un thème complexe et passionnant auquel le texte de C. Leguil apporte une contribution précieuse. Et comme elle l'indique : « *aller plus loin dans cette distinction entre la vérité et la parole commune* »⁹. C'est ce que nous tenterons à Pratiques Sociales le 1^{er} février prochain.

Jean-Jacques Bonhomme – janvier 2019

⁸ Cf **Manon Garcia**, « on ne naît pas soumise on le devient » Climat, Flammarion, 2018

⁹ Ibid p 164

« Les mots qui vont surgir savent de nous des choses que nous ignorons d'eux »
René Char

Rencontre du Réseau Pratiques Sociales

Le harcèlement comme question



Saül Karsz (philosophe, sociologue) et Laurie Laufer (psychanalyste)

Vendredi 01 février 2019

13h30-17h

Agenda - Manifestations ouvertes à toute personne intéressée

Vendredi 1^{er} février 2019 de 13h30 à 17h00 à Paris Cité Saint-Martin - **Rencontres Pratiques Sociales** *Le harcèlement comme question* - Il reste des places, merci de vous inscrire.

Samedi 2 et dimanche 3 février 2019 de 9h30 à 16h00 à Arcueil - séminaire de préparation des **XXIV^{èmes} Journées d'Etude et de Formation** et réunion du Conseil d'Administration

25, 26 et 27 mars 2019 – XXIV^{èmes} Journées d'Etude et de Formation [CIEP mars 2019] *Représentations de la vieillesse, vieillesse des représentations* - inscriptions ouvertes.

Pour toutes ces activités, renseignements et inscriptions au secrétariat : Tél. (33) 06 45 90 67 61 - mail : pratiques_sociales@gmail.com - site : www.pratiques-sociales.org

Conseil d'Administration du RESEAU PRATIQUES SOCIALES :

Saül Karsz président tél. 06.85.10.23.36, **Jean-Jacques Bonhomme**, vice-président, **Claudine Hourcadet** secrétaire tél. 06.45.90.67.61, **Joël Pouliquen** trésorier, **Sébastien Bertho**

Ont collaboré à ce numéro : S. Bertho, J.-J. Bonhomme, C. Hourcadet, S. Karsz.

LePasDeCôté bulletin numérique du **Réseau Pratiques Sociales** : formes et contenus soumis à vos critiques et propositions, cher-e lecteur-trice. Abonnement gratuit à partir du site www.pratiques-sociales.org



XXIV^{èmes} JOURNÉES D'ÉTUDE ET DE FORMATION
Représentations de la vieillesse, vieillesse des représentations
25, 26 et 27 mars 2019, au CIEP à Sèvres (92310)

Informations et inscriptions : info@pratiques-sociales.org / tel. 06 45 90 67 61
www.pratiques-sociales.org